

Library of the Geneva Monthly Meeting of the Society of Friends (Quakers)

Bibliothèque du groupe de Genève de la Société des Amis (quakers)

À la recherche d'un quakerisme français authentique (2011)

Louis, Jeanne Henriette

À la recherche d'un quakerisme français authentique / Conversation avec Jeanne-Henriette Louis par Chuck Fager. - 2011. - 10 p.. - Entretien au Centre quaker international de Paris en décembre 2010. - Article paru en anglais dans Quaker Theology, Issue #18, Vol. 10 No. 1, Fall/Winter 2010-2011, pp. 45-60. - Traduction en français par J. H. Louis

LINK : <http://www.swiss-quakers.ch/ge/library/e-documents/8017-QuakerismeFrancais.pdf>

Louis, Jeanne Henriette, 1938- / Society of Friends > France > History

The original copy of this document belongs to the Geneva Quaker library.

La version originale de ce document appartient à la bibliothèque du groupe quaker de Genève.

Geneva Quaker Library / Bibliothèque du groupe quaker de Genève
13 avenue du Mervelet, CH-1209 Genève
www.swiss-quakers.ch/ge/library/

The rights of the publishers and authors are reserved.
Les droits des éditeurs et auteurs sont réservés.

8017

12.6.2013



Creative Commons Attribution-Noncommercial-Share Alike 3.0 License
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/>

A LA RECHERCHE D'UN QUAKERISME FRANÇAIS AUTHENTIQUE

Conversation avec Jeanne-Henriette Louis par Chuck Fager.

Publié en anglais par QUEST / Quaker Theology. Rédacteur Chuck Fager. N° 18 de la revue.

Site web : www.quaker.org/quest

L'entretien s'est passé au Centre quaker international de Paris en décembre 2010.

Traduction en français : J.H. Louis



CF : Jeanne-Henriette, je m'intéresse à votre carrière universitaire, mais j'aimerais vous connaître un peu. Vous dites que vous êtes originaire de Bordeaux. Où avez-vous passé votre jeunesse ? Pourquoi êtes-vous devenue une Universitaire au lieu d'être médecin, juriste, ou politicienne ? A part le fait que vous êtes née en France et étiez francophone, pourquoi enseigniez-vous le français ? Pourquoi avez-vous décidé de vous spécialiser dans les Études nord-américaines ?

JH : Je suis née à Bordeaux dans une famille protestante dans l'Église réformée de France. Telle est l'éducation que j'ai reçue de ma famille, et à l'âge de 24 ans je perdis mon intérêt pour cette Église. Je la quittai. Je trouvais que c'était un lieu hautement estimable, fiable et digne de confiance, doté de mille qualités, mais qui était devenu un peu ennuyeux pour moi. Ses membres étaient trop bien. Aussi, lorsque j'ai quitté Bordeaux pour Paris afin de terminer mes études, je ne me suis inscrite dans aucune paroisse protestante de Paris. J'ai tout simplement disparu. Je n'étais plus rattachée à aucune institution, mais je continuais mes explorations. J'étais un chercheur, au sens spirituel du terme. Je ne connaissais pas du tout les quakers à cette époque, mais j'aimais suivre un grand nombre de causeries et de conférences à Paris, etc. et je goûtais à la liberté, et cela me plaisait beaucoup plus que lorsque j'étais membre de l'Église réformée.

A cette époque j'étudiais afin d'obtenir un diplôme pour enseigner l'anglais dans un Lycée. J'obtins le diplôme, puis je décidai que je devrais passer quelque temps aux États-Unis parce que lorsque j'enseignais l'anglais, mes élèves étaient très intéressés par mes cours d'Américain. Une partie du programme portait sur les îles britanniques, et l'autre partie portait sur les États-Unis, et je voyais la différence dans l'intérêt de mes étudiants entre ces deux secteurs. Ils préféraient vraiment les cours sur la « Civilisation américaine », comme on l'appelle dans les études d'anglais. Mais au bout de deux ans, je me suis dit « eh bien, je ne suis jamais allée dans ce pays. C'est donc un peu difficile de faire cours. » Je me portai candidate à un emploi aux États-Unis, un poste d'Assistante dans l'enseignement supérieur, et on m'offrit un poste à l'université de Wake Forest [1968-1969].

Le campus était relativement tranquille à l'Université de Wake Forest, mais à présent je me souviens d'une partie des discussions sur le ROTC, donc la protestation des étudiants portait sur ROTC. Ils parlaient de la guerre du Vietnam. Le campus n'était donc pas complètement calme. Mais pendant ce temps nous recevions des nouvelles de la Californie, de Berkeley, et c'était le début des protestations à Berkeley, les protestations visibles à Berkeley. Et je trouvais que Berkeley était un peu trop provinciale pour moi. Je souhaitais passer une année de plus aux États-Unis, et il se trouva qu'il y avait un poste libre à Berkeley pour un citoyen français, et j'ai fait acte de candidature. Je me disais que cela devait être très difficile à obtenir, mais pourquoi ne pas essayer ? Et cela a marché. J'étais surprise. J'en étais très heureuse car la Californie allait représenter un bon contraste avec la Caroline

du Nord. Ainsi j'allais connaître deux aspects de la Civilisation américaine. A Berkeley j'enseignais à nouveau le français, la langue française. [1970]

CF: Ce n'était pas une année calme à Berkeley.

JH : Non, pas du tout. Mais très intéressante. A la fin de l'année universitaire 1970, je décidai de rentrer en France, puisque j'avais passé deux ans aux États-Unis, et je voulais obtenir un poste dans l'enseignement supérieur en France, ce qui fut le cas à Orléans, ce qui n'était pas si mal après tout.

Je voulais être à Paris ou près de Paris, et je fus nommée près de Paris, mais de toute façon j'allais souvent à Paris. Et je commençai à enseigner la Civilisation américaine à des étudiants de premier cycle, et cette fois je me sentais à l'aise car j'avais vécu deux ans aux États-Unis, c'était donc plus concret.

Et là, bien sûr, on me dit que je devais écrire une thèse, ce qui ne m'attirait pas du tout. Je me disais que je devrais sans doute passer toutes mes vacances à faire cela. Je trouvais cela plutôt triste. En outre, je ne savais pas quel sujet choisir. J'aimais beaucoup l'enseignement, mais le côté recherche, pas trop. Mais je devais trouver un sujet, et un directeur.

Le sujet que je choisis était la période de la Deuxième guerre mondiale, qui correspondait à la période de mon enfance. Je suis née en 1938, et j'avais quelques souvenirs de cette époque. Cette époque était un mystère pour moi, et je voulais vraiment l'explorer davantage, pour comprendre les raisons de cette guerre. Il s'agissait beaucoup de guerre psychologique aux États-Unis de 1939 jusqu'à la fin de la Deuxième guerre mondiale.

CF : Pouvez-vous en dire un peu plus sur la Deuxième Guerre mondiale, vos souvenirs de cette époque, et les mystères que vous pensiez devoir explorer ?

JH : Oui, oui. En fait, à cette époque, ma famille n'habitait pas à Bordeaux. Nous vivions en France, dans les Pyrénées, parce que c'est là que mon père travaillait. Une partie du sud de la France ne fut pas occupée avant 1942, donc nous étions dans une zone libre pendant plus longtemps que les parisiens, par exemple. Mais nous n'avons pas souffert trop fort de l'occupation due à la guerre. Malgré tout, ce n'était pas une bonne période pour être enfant, mais nous avons eu une chance relative. Mon père ne fut pas mobilisé car il avait déjà plusieurs enfants, et fut réformé. Et comme il était pacifiste au fond de l'âme, cela lui convenait de ne pas être mobilisé.

Également, je me souvenais de l'année où des prisonniers revinrent d'Allemagne sont rentrés d'Allemagne. Je pense qu'à cette époque nous vivions à Bordeaux. Donc, bien sûr, ce sont les Allemands qui étaient les ennemis pour nous. Cependant mon père, étant pacifiste, n'insistait pas trop là-dessus. Il disait que nous ne devrions pas haïr nos ennemis, donc je reçus une bonne préparation pour la philosophie quaker. Bien qu'il semble qu'il n'ait pas connu les quakers. Mes frères et sœurs et moi, nous étions dans un bon contexte, je pense. Nous étions davantage encouragés à aimer nos ennemis qu'à les haïr. Mon père était devenu protestant. Il était catholique auparavant, et nous fûmes élevés dans l'esprit de l'amour évangélique ou fraternité. Il citait souvent la Bible.

Quels étaient ses citations favorites qui vous reviennent en mémoire ?

Le Nouveau Testament. Il aime particulièrement Jean chapitre 3, en français : « car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle .»

S'agit-il du chapitre 3 versets 16 ?

JH : Oui, je crois que c'est cela. Et il aimait tant ces citations qu'elles figuraient sur un tableau accroché dans la salle à manger. Je crois que c'était en rouge. Il me semble que c'était en broderie. Il nous lisait la bible. En fait, c'était un profond croyant.

Mes études ? J'ai appris l'anglais au Lycée, et dès l'âge de 10 ans, je voulais enseigner l'anglais.

CF : Quelle était la profession de votre père ? M'en avez-vous parlé ?

JH : Non, pas encore. Mon père était ingénieur agronome. Il avait été étudiant à l'Institut national agronomique à Paris. Il était très proche de la nature, et il avait une position élevée. Mais il était plus ou moins bloqué dans la carrière dont il était directeur. Il était responsable de l'Agriculture dans le Sud-ouest de la France. C'était une belle situation, mais lorsque la guerre se termina, il fut très atterré car on lui demandait de faire des choses qu'il n'était pas prêt à faire sur le plan philosophique. On attendait de lui qu'il encourage l'agriculture industrielle, or il ne pouvait accepter cela. C'était contraire à sa conscience. Et il avait déjà plusieurs enfants à élever. C'était une forme d'objection de conscience. Cela le rendait très malheureux. Ma mère était angoissée par cette situation. Il tenta alors de se trouver un autre emploi. Il ne pouvait garder sa profession.

Et heureusement il trouva un autre emploi, qui consistait à enseigner dans un lycée agricole. On trouva un Lycée près de Bordeaux, et il enseigna principalement l'arboriculture : comment soigner les arbres ; il excellait dans ce travail. Il savait soigner des arbres qui étaient très malades. Et soigner des vignes. Bien sûr, Bordeaux est un pays de vignes. Il est devenu spécialiste de la viticulture, et c'est ce qu'il enseigna à ses élèves. C'était déjà un dissident, mais il ne perdit pas son emploi. Il disait à ses élèves : on me demande de vous enseigner des choses fausses. Certains de ses élèves se souviennent de cela à présent. Nous sommes restés en contact avec certains d'entre eux, et ils nous disent, à mes frères et sœurs et moi-même : « Votre père avait raison. Il avait tellement raison ! ».

CF : Rebelles et pionniers.

J.H. Donc il demeura un dissident.

Quand je m'inscrivis à une thèse, le sujet était la guerre psychologique. Et tout l'émonde savait que je travaillais sur la guerre, j'étudiais la guerre. Je voulais clarifier, même pour moi-même, ce qu'était un ennemi. Les Allemands étaient nos ennemis, mais je voulais éclairer davantage cette question. Donc j'enseignai la Civilisation nord-américaine pendant sept ans. Ensuite, j'estimais que je devais revenir aux Etats-Unis car je manquais de documents pour ma thèse. Je demandais une bourse américaine de recherche, et j'obtins une bourse d'un an. Quelle belle perspective ! Mais, en même temps mon sujet me mettait mal à l'aise. Je me disais : « Comment ai-je pu me choisir un aussi mauvais sujet ? ».

CF : Pourquoi était-ce un aussi mauvais sujet pour vous ? Je demande cela car la guerre psychologique était une réalité, qui méritait d'être étudiée et comprise. Cela ne vous a pas rendue militariste, que je sache ?

JH : Non, ce ne fut pas le cas. Mais ce travail était très sombre. Il m'a plongée dans une atmosphère lugubre. Je partis aux Etats-Unis, je travaillai aux Archives nationales, et ce lieu était très désagréable, les bureaux avaient un aspect minable, tout cela était triste, aussi mon moral était-il affecté. En outre, je travaillais sur des documents relatifs à la guerre. Bien sûr, j'apprenais des choses. Je récoltais des documents. Mais quand je rentrais à Bordeaux je dis à mes frères et sœurs : pourquoi ai-je choisis ce sujet ? Et c'est moi qui l'ai choisi, donc je ne dois critiquer personne pour ce sujet.

Et pendant ce temps je voyais bien que le mouvement vert en faveur d'une agriculture biologique, se développait aux Etats-Unis. C'était un phénomène récent. Et quand je retournai aux Etats-Unis, je me rendis compte que le mouvement en faveur de l'agriculture biologique se développait. Par contre, lorsque j'avais choisi mon sujet quelques années auparavant, ce n'était pas vraiment visible, surtout depuis la France. Donc, dans les années 1976-1977, je me dis : « Quelle aberration ! Je me suis trompée de sujet. J'aurais dû travailler sur le mouvement des verts, car j'aurais été beaucoup plus à l'aise, grâce à l'éducation que j'avais reçue de mon père ».

Donc, ce qu'il y a eu d'extraordinaire, ce qui est survenu ensuite lorsque je découvris les mouvements pacifistes et les quakers, autour de 1980, après que je fus rentrée en France chargée de nombreux documents du département des archives, un matériel sinistre que j'avais réuni.

J'écrivis quelque chose qui était une sorte de brouillon pour la thèse. Je le donnai à mon directeur, et il dit : « Ce n'est pas mal, mais c'est un peu sec ». A cette étape, je ne pouvais plus faire grand-chose en ce qui concerne le style. Donc, lorsque je découvris les Amis (quakers) en 1980, et le concept de non-violence, les quakers, les mennonites, William Penn, et la fondation de la Pennsylvanie, alors je me dis : « Mais la moitié de l'histoire des Etats-Unis a été oubliée »

CF : Arrêtons-nous là un quelques instants. Vous avez dit « lorsque vous avez découvert les quakers ». Racontez un peu comment et quand vous les avez découverts, vous vous en souvenez.

JH : Oui, oui, je m'en souviens. Ce fut un tournant crucial. A cette époque j'accomplissais une partie de ma recherche au British Muséum à Londres, excellente bibliothèque. Ils ont même un grand nombre de documents américains. Un jour, afin de terminer ma thèse, je devais vérifier un certain nombre de points, et cela m'évitait de voyager jusqu'aux Etats-Unis. Donc je passai quelques semaines à Londres. Et par hasard, si je peux dire, à la Bibliothèque britannique, je tombai sur un texte quaker.

CF : Lequel ?

JH : Le premier que je trouvais était un texte américain, de Richard Gregg. L'avez-vous rencontré ? Le connaissez-vous ?

CF : Je connais ses écrits. Etait-ce *Le pouvoir de la non-violence* ?

Oui, c'est cela ! Et c'est dans le *Fellowship of reconciliation* (FOR), que se trouvait l'article de Richard Gregg. Je tombais sur cet article, mais j'étais attirée par le titre « Devrions-nous tuer Hitler ? », ou « Tuer Hitler résoudrait-il nos problèmes ? ». Ce titre était plutôt provocant. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Je le lus, et je sentis : « Ah ! Cet homme a raison ». Dès lors je me rendis compte combien j'étais passée à côté de l'essentiel.

CF : Un instant s'il vous plaît. La question posée par son titre était : « Tuer Hitler serait-il une solution à nos maux ? » Et la réponse était :

JH : La réponse était non.

CF : Pourquoi ?

JH : Parce que l'humanité porte la guerre en elle. Et si nous ne travaillons pas sur nous-mêmes, par nous-mêmes, le meurtre d'un ennemi n'apporte pas la réponse. Ainsi c'était une grande partie de la philosophie quaker que j'étais en train de découvrir, et je me dis, « Oh oui, c'est très vrai. »

Donc, me trouvant à la Bibliothèque britannique, je profitai de cette occasion pour en apprendre davantage sur les Amis, et je fis des lectures sur Gandhi, Tolstoï, etc. Je lus tout ce que je pouvais sur William Penn. Cela me perturba beaucoup, mais en même temps, cela me rendit heureuse. Car tout un espace s'ouvrait devant moi, et il était évident que cela avait été très peu étudié. J'avais enseigné la Civilisation américaine pendant plusieurs années sans avoir rencontré les quakers, donc je me dis que les enseignants universitaires ne connaissent pas les quakers, donc leurs étudiants ne les connaissent pas, etc. C'étaient là de très bonnes nouvelles. Je pensai donc que j'aurais dû écrire ma thèse sur les quakers américains.

Quand je rentrai à Paris, je rencontrai mon directeur. Mon pauvre directeur n'en pouvait plus de mes atermoiements puisque la première fois je lui avais dit que j'aurais dû écrire ma thèse sur l'agriculture biologique –non, il n'en est pas question. C'est trop tard. Et à présent je disais « j'aurais dû écrire ma thèse sur les quakers. » Or à cette époque j'étais censée terminer ma thèse dans l'année qui me restait. Donc je me suis dit que je n'allais pas changer de sujet, mais j'allais changer de problématique, mon interprétation des documents, mon regard sur ces événements.

Je ne changeai pas de sujet, et mon directeur me dit : « Bien sûr qu'il est possible de travailler sur les mouvements pacifiques, mais vous auriez dû l'annoncer dans le titre. » Or je n'aurais pas pu écrire sur

quelque chose que je ne connaissais pas. C'était une surprise. Cela s'est produit à cause du dur travail que j'avais accompli, et qui m'avait mise en mesure de découvrir la paix dans ce contexte.

Alors je dis : D'accord. Je ne vais pas changer de sujet car j'ai beaucoup travaillé sur la guerre psychologique. J'ai ramené des documents. Je les trouve tristes et déprimants, mais puisque je les ai, je vais aussi les présenter, écrire à leur sujet, mais avec un commentaire différent, et en comparant l'interprétation belliqueuse et l'interprétation non-violente.

En ce qui concerne la paix, je n'avais pas le temps de rassembler suffisamment de documents en une année. Je pris seulement quelques documents quakers, que je conservai. Je me dis que je m'occuperais d'eux après avoir soutenu la thèse. En français nous appelons cela « Post-doc ». Cela me réconcilia avec mon sujet de thèse. Pour l'époque de la Deuxième guerre mondiale, quelquefois, au sujet de la Deuxième guerre mondiale, je pouvais me référer à des quakers comme Richard Gregg, mais pas trop. Je n'avais pas beaucoup de temps pour cela.

Et lorsque je soutins ma thèse, en 1983, je dis au jury que j'allais changer le siècle sur lequel je travaillais. J'avais commencé avec le 20^{ème} siècle, mais le plus important, c'est la période des 17^{ème} et 18^{ème} siècles. C'était ce que je ferais plus tard comme travail postdoctoral. Je dis que nous devrions commencer avec la fondation de la Pennsylvanie, et quelque chose qui ne dura pas très longtemps, L'Expérience sacrée, [the Holy Experiment] mais à partir de là nous pouvons continuer. Et c'est ce que je fis. Et le Jury fut très compréhensif.

CF : Je me souviens de quelqu'un dans votre Jury qui a joué un rôle important dans mon propre développement. Ou, du moins, il me semble que vous m'avez parlé de lui.

JH : De qui parlez-vous ?

CF : Oui, dans votre jury, un érudit qui a eu beaucoup d'influence sur mon propre développement.

JH : Jacques Ellul.

CF : Oui

JH Ah oui. Et je le connaissais parce qu'il était protestant, dans la même Eglise que ma famille.

CF : Donc à présent nous devons nous arrêter, et parler de Jacques Ellul et de Bordeaux...

JH : C'était un ami de mon père.

CF : Cela ne me surprend pas du tout.

JH : Oui, j'avais lu plusieurs de ses livres, et je les appréciais beaucoup. Et lorsque j'eus à composer le Jury (je disposais d'une certaine liberté à ce sujet), et je dis à mon directeur, j'aimerais qu'il y ait Jacques Ellul, et il accepta.

Donc vous avez soutenu votre Thèse, et tout s'est bien passé, je suppose.

Oui, la soutenance s'est très bien passée. Je me sentais à l'aise avec cette version, qui n'était plus sèche. Vous vous souvenez que la première version était sèche, m'avait-on dit, et je ne savais pas comment la rendre plus attrayante, mais ensuite j'écrivis d'une façon naturelle. Mon style s'était amélioré car je me sentais en accord avec moi-même. Donc oui, tout se passa bien, et ensuite je commençai mon travail de post-doc, commençant avec le 17^{ème} siècle, et je continue à travailler sur ce siècle.

CF : D'accord, laissons cela pour le moment, mais je veux revenir en arrière. D'abord vous avez découvert les quakers à la Bibliothèque britannique de Londres. Mais alors, vous êtes-vous d'abord instruite par davantage de lecture, ou avez-vous cherché un groupe, afin de rencontrer des quakers en France ?

J.H. Oui, ce fut même plus que cela. Un ami connaissait le Centre quaker de Paris. Quand je lui dis que j'avais découvert les quakers, il me dit : « Je peux vous y accompagner un dimanche. » Donc il m'y amena.

CF : Bien. Vous souvenez-vous de l'année où cela se passa ?

J.H. A la fin de 1981. Je travaillais encore à ma thèse, mais c'était presque la fin. Et je trouvai au Centre quaker Gretchen Ellis, une jeune Américaine sympathisante, qui était arrivée avant moi. Nous nous demandions : ce Centre quaker va-t-il survivre ou non ? car il y avait vraiment très peu de monde, et les personnes qui étaient là étaient âgées et déprimées. Gretchen et moi, et une autre sympathisante, Claude, nous décidâmes de demander à devenir membres. Nous hésitions car c'était une grosse responsabilité. Ce n'était pas un groupe prospère du tout, mais nous nous disions que nous ne pouvions pas le laisser mourir sous nos yeux sans rien faire. Ce n'était pas envisageable. Donc, au bout de deux ans, nous demandâmes à devenir membres, et la moyenne d'âge baissa.

C.F. D'accord, donc vous fréquentez le Centre quaker, et étiez active en tant que sympathisante pendant que vous terminiez votre thèse, et vous êtes entrée dans la Société religieuse des Amis dans les années 1980. Pouvons-nous continuer en parlant de votre souci pour les quakers en France. Je suppose qu'il y a des liens ici.

JH : Oui, il y en a. Je découvris la Maison quaker de Congénies (berceau du premier groupe quaker en France) qui, à cette époque, n'avait pas été restaurée. A présent il est très beau. Vous l'avez vu. Mais j'ai lu un livre sur les quakers français, écrit par Henry van Etten. Il était originaire des Pays-bas, mais il vivait en France, et il fut secrétaire de l'Assemblée de France pendant plusieurs décennies, et son livre est un résumé de l'histoire des Amis français. Nous l'avons fait rééditer cette année car il était épuisé. Cette lecture m'a beaucoup éclairée. Dès lors j'avais l'ensemble de l'histoire. Je me suis dit : « L'Assemblée de France est en mauvais état parce qu'elle a été trop influencée par les Amis anglophones, en particulier les Amis britanniques. Elle a été un peu étouffée, et ne pouvait trouver son identité librement, donc j'ai trouvé cela plutôt triste, et je pensai que je pouvais aider les Amis français à trouver leur identité.

CF Bon laissez-moi vous interrompre pendant une minute parce que ce livre de Henry van Etten, je voudrais connaître 2 ou 3 points remarquables dans l'histoire qu'il relate ? Jusqu'où remonte-t-il ?

Il remonte à l'histoire des protestants français aux 16^{ème}, 17^{ème} siècles, etc. Et voici comment, d'après mon analyse, cela devrait être souligné. L'histoire des protestants français, c'est l'histoire de leur persécution. Cela est peu connu. En fait, les Protestants la connaissent, mais les non-protestants la connaissent très peu. Les Français qui veulent s'instruire sur les quakers ont étudié surtout l'histoire quaker britannique, et leur tête est pleine d'histoire quaker, et des persécutions en Grande-Bretagne.

Ils étaient au courant de l'histoire des quakers à l'époque de George Fox, et même après, mais ils n'étaient pas au courant de la persécution des protestants français, donc ils avaient adopté l'histoire des quakers donnée par les quakers britanniques, ce qui est normal de la part de quakers britanniques. Je trouve cela normal, bien qu'il y ait un certain regret chez moi [au sujet de ce côté britannique], mais cela se comprend. Mais pour les quakers français, si tout l'espace est pris par l'histoire des quakers britanniques, et qu'il ne reste pas de place pour parler de la persécution des protestants, alors la base [pour l'histoire des quakers français] est fautive.

CF : Ainsi, les protestants français furent persécutés. Il me semble me souvenir que vous avez parlé de protestants qui annoncèrent qu'ils s'identifiaient avec les Amis ? pouvez-vous parler un peu de cela ?

JH : Oui, les premiers quakers français étaient des descendants spirituels de protestants français. Ils venaient principalement du Sud de la France, près de Nîmes. Oui, c'étaient des descendants spirituels de Camisards qui avaient refusé de se battre dans cette guerre, au début du 18^{ème} siècle.

CF : C'est quoi Camisards ?

JH : C'était des combattants protestants dans une guerre entre protestants et catholiques, dans laquelle les protestants étaient persécutés. Dans les montagnes (dans la région des Cévennes), ils devaient se cacher pour tenir leurs cultes. La guerre des Camisards éclata autour de 1702, et certains des protestants persécutés combattirent vaillamment, mais d'autres refusèrent de se battre, même pour se défendre eux-mêmes. C'étaient les futurs ancêtres spirituels des quakers français. Et la rencontre entre les protestants pacifistes et les quakers britanniques eut lieu en 1785, mais ce serait une longue histoire.

CF : Pourriez-vous m'en dire davantage sur cette rencontre ?

JH : Oui, un quaker britannique co-propriétaire de navires nommé Joseph Fox, possédait quelques navires qui pillèrent des navires français. Les navires furent engagés dans la Guerre d'Indépendance du côté britannique contre les Français.

CF : C'était un quaker britannique en Angleterre ?

J.H. C'était un quaker britannique en Angleterre, et c'est après la guerre américaine d'indépendance qu'il se rendit compte, que ses navires avaient pillé des navires français à son insu.

Parce qu'il était co-propriétaire des navires. Il regrettait beaucoup cela, donc il rencontra les co-propriétaires non-quakers, qui voulaient lui donner sa part du butin. D'abord Joseph Fox refusa, puis il accepta, et il mit cet argent dans une banque ou l'équivalent afin de le rendre aux victimes. Et il envoya son fils Edward en France avec mission de trouver les victimes. Et le fils fit publier une annonce dans la *Gazette de France*, indiquant qu'ils voulaient retrouver ceux qui avaient perdu des biens à cause de ses navires, et les indemniser, et cela vint à la connaissance des villageois de Congénies, dans le sud de la France.

Or à Congénies un groupe avait commencé à se former. Ces personnes n'étaient pas quakers, mais c'étaient des protestants pacifistes, et leur philosophie n'était pas éloignée de celle des quakers britanniques. Et l'un d'eux, je pense que c'était Jean de Marsillac, écrivit une biographie de William Penn. Il était français, il était devenu un Couflaïre français, comme on les appelait; « Couflaïre » signifie « gonflé » en provençal.

Et lorsque de Marsillac vit la lettre de Edward Fox, il dit que le groupe devait prendre contact avec Edward Fox. C'est ce qu'ils firent. Ils écrivirent « Nous ne connaissons pas l'histoire du pillage des bateaux, mais nous pensons que nous sommes Frères. Nous sommes très impressionnés par votre philosophie quaker, donc nous devrions peut-être nous rencontrer ». Edward répondit, et lors des années suivantes, des contacts furent établis, des lettres furent écrites, et Jean de Marsillac fut invité à rendre visite à des Amis britanniques. Et trois ans plus tard, les Couflaïres devinrent quakers car ils avaient dit qu'ils souhaitaient devenir membres de la Société religieuse des Amis, et c'est ce qui se passa en 1788, lorsque des Amis venant de Grande-Bretagne et de Nantucket en Amérique, vinrent à Congénies. Il y eut une petite cérémonie, et ils tinrent un culte à la manière quaker. C'est là l'origine du quakerisme à la française.

CF : Je suis captivé. Les Amis de Congénies n'étaient pas liés à l'histoire des navires pillés. Edward Fox a-t-il jamais trouvé les propriétaires des navires français pour leur rendre l'argent ?

JH : Oui, il les a retrouvés. Il leur donna l'argent, qui fut restitué en quelques années. Le père et le fils s'appelaient tous les deux Fox, mais ils n'appartenaient pas à la famille de George Fox [en fait c'est un remboursement fait à un propriétaire de bateau à Sète, un port pas loin de Congénies, qui avait alerté les Couflaïres sur l'existence des quakers [NDLR]

CF : D'accord. Donc nous avons les quakers français au début, à Congénies, histoire inconnue, même en France. Y a-t-il des faits dignes d'être soulignés entre cette époque et le moment où vous êtes arrivée, que nous devrions connaître ?

JH : Il y a la construction de la Maison d'Assemblée à Congénies en 1822. Avec de l'argent donné par les quakers britanniques et l'argent de quakers américains.

CF : Avec, dites-vous, l'argent quaker britannique et américain, cette maison fut construite en 1822. La première fois que je vous ai rendu visite vous m'avez montré un album de très vieilles photos qui ont passé du temps là-bas. Cela montrait que Congénies devenait un lieu estival pour les quakers qui pouvaient se permettre d'aller dans le sud de la France.

JH : Oui, c'était une terre de missionnaires. Et Congénies était le lieu essentiel où on pouvait rencontrer des quakers, mais cela ne dépassait pas 300 personnes, mais la majorité des habitants étaient devenus des Amis.

CF : Mais on a l'impression que ce groupe disparut à un certain moment. Quand cela s'est-il passé ?

JH : A la fin du 19^{ème} siècle. Une des raisons à cela, c'est qu'aux Etats-Unis il était plus facile d'être considéré comme objecteur de conscience qu'en France. Donc, certains hommes ont choisi d'immigrer aux Etats-Unis. Et l'autre raison, c'était le mariage. Il y avait beaucoup de protestants dans la région, donc certains hommes et certaines femmes épousèrent des Protestants.

CF : Se marier « en dehors du groupe quaker », comme on dit aux Etats-Unis. Aux Etats-Unis ils étaient exclus lorsqu'ils faisaient cela.

JH : Oui : Je ne pense pas qu'ils aient été exclus à Congénies. Mais le groupe diminua jusqu'à extinction. [Le dernier culte eut lieu en avril 1905, et le bâtiment fut vendu en 1907 [NDLR]

CF : Et quand a-t-il été réveillé ? ?

J.H : Il était censé être relancé à la fin de la Première Guerre mondiale. Cela a été fait par des Amis britanniques et américains. Le premier Centre quaker en France a été ouvert en 1920 à l'Hôtel britannique, Avenue Victoria.

CF : Donc, à un moment donné, un Centre quaker fut établi en 1920 à l'Hôtel britannique. Plus tard, la Maison quaker de Congénies fut réveillée, et elle fonctionne actuellement.

JH : Oui, mais beaucoup plus tard, car il fut réveillé ici et à Congénies au 20^{ème} siècle. A Congénies, il ne restait pas grand-chose..., et vers la fin du 20^{ème} siècle, plusieurs amis en France pensaient que ce serait bien de racheter de racheter la maison. Ils se souvenaient de l'histoire, et j'étais une de ceux qui encourageaient à acheter la Maison, et lorsque les Tomlin sont arrivés [des Amis britanniques retraités], ils jouèrent un rôle déterminant dans l'achat de la maison et le réveil du groupe de Congénies. Donc la Maison de Congénies fut rachetée en 2003, avec l'aide de nombreux Amis britanniques. Puis elle fut rénovée ; la rénovation fut vraiment bien réalisée.

CF : Je voudrais revenir à votre souci de reprendre cette histoire quaker inconnue, et la prolonger, et en faire une base pour un quakerisme français indigène, et combien cela a été un but encourageant à atteindre.

JH : Oui, c'est une gageure, quelque chose de difficile, car cela a été essayé plusieurs fois, et cela n'a jamais marché. A part les 300 Amis à Congénies, cela ne s'est jamais vraiment étendu. Quelques-uns dans la région de Paris, ont essayé, mais il y a beaucoup de pression de la part des Amis britanniques, des Amis américains, et bien que j'aie essayé, je pense que cela vient d'un blocage profond dans l'esprit des francophones, dans leur subconscient.

Parce que, si on y réfléchit, bon nombre partagent la philosophie quaker, donc pourquoi n'essaient-ils pas d'appartenir à la Société religieuse des Amis ? Et l'une de ces raisons, à mon avis, c'est que justement c'est très proche de l'Église réformée. Beaucoup de personnes ont appartenu à l'Église réformée. Pourquoi iraient-elles ailleurs ? Et en fait les Réformés français et les quakers se connaissent à peine, même maintenant. L'Église réformée en France aime la simplicité, et les deux ont beaucoup de valeurs en commun. Donc, en quelque sorte, c'est un handicap pour le quakerisme, et je me suis

dit : « Après tout, s'ils sont heureux à l'intérieur de l'Église réformée, pourquoi n'y resteraient-ils pas ? »

CF : Mais qu'en est-il des plus de 90% de français, selon mes informations, qui ne fréquentent aucune église ?



JH : Oui ? je pense qu'ils ne fréquentent aucune église car ils ne sont pas sûrs qu'une église peut leur apporter quelque chose qu'ils n'ont pas déjà ; et il y a aussi la tradition française de laïcité, vous savez, la séparation entre l'Église, qui était l'Église catholique à cette époque, et l'État, et les agnostiques sont bien acceptés en France. Le quakerisme est en France ce qu'il y a de plus proche de la position agnostique. Comment puis-je expliquer cela ? Nous avons ici [au Centre quaker de Paris] une affiche. Je pense qu'elle est très pertinente à présent. Cette affiche bleue est ici depuis longtemps, mais à présent, avec tous les changements qui surviennent au sujet de la laïcité, je pense que cette affiche est pertinente. Et à l'époque de la révolution française il y avait beaucoup d'intérêt pour les quakers.

CF : Mais des 90% qui ne vont à aucune église, combien verront cette affiche sur ce mur ? Serait-il utile qu'elle soit vue ailleurs ? Sur notre chemin depuis la station de métro comme nous le fîmes aujourd'hui jusqu'à ce local ici, nous avons vu de nombreuses indications, affiches, panneaux, et je n'ai rien vu indiquant « Centre quaker par ici. »

JH : Non, mais peut-être nous pourrions le mettre sur notre site web.

CF : La question qui se pose pour moi, c'est ce que aux États-Unis nous appellerions « outreach », en français le rayonnement. Comment les autres entendront-ils parler du quakerisme ? Je sais qu'aux États-Unis, bien que les quakers soient mieux connus qu'en France, il y a encore de grandes proportions de la population qui n'ont aucune idée de ce qu'ils sont. Je rencontre encore des Américains qui disent : « Que sont les quakers » ? Et je dis « Nous sommes une Église, un peu comme les Baptistes ou les Méthodistes, mais plus petits ». Donc il y a encore un grand nombre de gens que nous n'atteignons pas. Le rayonnement c'est une tâche qui ne finit jamais, même pour nous. Qu'en pensez-vous ?

JH : Dieu y pourvoira

CF : Dieu pourvoira, d'accord. Mais je ne sais pas comment. Les affiches dans les autobus...

JH : Savez-vous combien cela coûte ?

CF : Non, mais... les autocollants pour pare-chocs..., ils sont bon marché...

JH : Je compte davantage sur l'éveil spirituel des enseignants, même les professeurs d'anglais, qui ne connaissent pas les Amis, et qui sont en train de les découvrir à présent parce qu'ils ont découvert leur rôle dans l'abolition de l'esclavage, et une fois qu'ils seront réveillés, beaucoup de choses surviendront, je pense. En ce moment, ce n'est qu'un début, car lorsque les enseignants ignorent qui sont les quakers, des milliers d'enfants restent ignorants, donc je compte là-dessus car je sais que les choses changent en ce moment.

CF : Comment pouvez-vous vous adresser aux enseignants ?

JH : Ce sont mes collègues à présent. Les universitaires forment les futurs enseignants du secondaire.

CF : Donc vous continuez votre initiative d'information auprès des Universitaires qui, nous l'espérons, informeront les enseignants des Lycées au sujet des quakers.

Y a-t-il autre chose dont nous ayons besoin au sujet de vos espoirs, rêves, et initiatives pour le quakerisme français ? Supposons que nous revenions dans 20 ans, et que tout aille bien, que pensez-vous que je pourrais voir ? Supposons que mes petits-enfants viennent ici en visite ?

JH : Davantage de spiritualité en France, bien que je pense qu'il y a déjà beaucoup de spiritualité. Je pense que le rôle des quakers depuis le début du mouvement, a été l'éveil spirituel. Je suis persuadée que nous sommes dans une période cruciale pour l'humanité, où l'esprit et la matière devraient se réconcilier, et la spiritualité devrait se développer .

Bibliographie :

Henry van Etten, *Chronique de la vie quaker française*, 4^{ème} édition.